Un ami fidèle

Paul ouvrit la porte dans le petit matin frileux, et descendit les marches du pavillon pour aller chercher le courrier. Ce lundi de janvier était glacial, et il dut faire attention de ne pas glisser sur les dalles gelées en descendant l'allée.
Le journal du jour était accompagné d'une inutile publicité pour l'hypermarché du coin, qui disputait la place à une annonce de tombola et quelques courriers. Son colis n'était toujours pas arrivé.

Quand il fut arrivé dans le salon, Flash se leva et vint doucement renifler ce qu'il avait dans les mains. Âgé de 11 ans, le retriever avait du mal à se déplacer, et ne voyait plus beaucoup. Paul l'observa avec peine. C'était un bon chien, gentil et obéissant, qui aimait encore jouer de temps à autres, mais il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il devrait sans doute bientôt lui faire ses adieux.

Paul se posa dans le large et confortable fauteuil en cuir de sa bibliothèque, en appréciant le contact sensuel, et commença à éplucher le courrier. Sa maison n'était pas immense, mais il avait toujours fait en sorte de l'aménager avec goût, et un certain penchant pour le luxe. Nathalie lui reprochait parfois ces dépenses qu'elle jugeait somptuaires, mais devait bien admettre qu'elles donnaient du cachet à la petite villa – même si elle évitait de le reconnaître devant lui pour ne pas trop l'encourager. Et puis, lui disait-il, les enfants étaient grands, ils n'avaient plus vraiment besoin de mettre de l'argent de côté.

Il se dirigea ensuite vers la cuisine pour y prendre son petit-déjeuner, qu'il entama par un excellent thé anglais. Il déplia son journal, parcourut quelques articles. Avant qu'il n'ait tout à fait terminé, Flash se dirigea vers la porte d'entrée, jappa, et s'assit. La demande était claire. Paul soupira, puis se leva : les longues sorties comptaient parmi les derniers plaisirs du vieux chien. Il remit son manteau et son écharpe, attrapa la laisse, attacha Flash qui trépignait, et ils sortirent.

Le quartier était particulièrement propice à la promenade : la rue, jalonnée d'arbres et de pelouses, jouxtait un bois où s'égayaient de nombreux animaux sauvages – ce qui ne manquait évidemment pas de se montrer irrésistible pour les chiens en quête de nouveautés olfactives.

Ils marchaient depuis une quinzaine de minutes lorsque soudain, Flash s'arrêta. L'esprit un peu ailleurs, Paul ne s'était pas aperçu de l'endroit où le chien l'avait mené : ils étaient maintenant devant une des plus belles propriétés du quartier, une somptueuse demeure qui disposait d'un grand terrain arboré.
Une ombre passa sur le visage de Paul, comme à chaque fois qu'il voyait cette maison : c'était celle où avait jadis vécu son meilleur ami Justin, décédé prématurément il y a huit ans. Il n'aimait guère passer par là, mais Flash s'arrangeait souvent pour y tirer son maître, s'il n'y prenait pas garde. Car Flash avait d'abord été le chien de Justin, durant trois ans : à sa disparition, Paul avait insisté pour s'en occuper, en souvenir de son ami.
Malgré les jouets et le tapis récupérés dans la grande demeure afin de ne pas trop le dépayser, l'animal avait connu une assez difficile période d'acclamation, cherchant son maître partout. Le jour où Justin était mort, Flash était à la clinique vétérinaire pour une opération bénigne, et n'avait donc pu le revoir. Il avait néanmoins fini par se faire à sa nouvelle vie, au bout de longs mois de patience.

Songeur, Paul observa la maison : elle avait connu plusieurs années de quasi-abandon, les potentiels acheteurs étant le plus souvent rebutés par l'idée d'habiter un lieu où quelqu'un avait perdu la vie. Visiblement, quelqu'un avait décidé de passer outre récemment, puisque les volets étaient ouverts, la

toiture refaite, et la pelouse à nouveau tondue, là où les hautes herbes dominaient il y a quelques semaines encore. A travers les fenêtres du premier étage, il distinguait un homme qui s'affairait à repeindre les murs de ce qui avait été le bureau et la bibliothèque de Justin. Il était curieux de savoir qui avait bien pu se laisser tenter…

Justement, une grosse cylindrée allemande vint alors se garer dans la longue allée gravillonnée. Une jeune femme d'une bonne trentaine d'année, à la mise élégante, en sortit, le remarqua et lui lança dans un grand sourire :

- Bonjour ! Je peux vous aider ? Le regardant plus attentivement, elle ajouta :
- Ah, mais je crois que vous faites partie de nos voisins, je me trompe ? Il me semble vous avoir déjà croisé dans le quartier.

L'apostrophe inattendue le laissa coi durant quelques secondes, puis il se ressaisit :

- Je… oui, absolument ! Bon sens de l'observation, à ce que je vois, madame… ?
- Dessaux, Alice Dessaux. Mais appelez-moi Alice, je vous en prie.
- Je suis désolé, vous devez me trouver bien curieux, à regarder votre maison comme cela.
- Oh, ne vous en faites pas, je sais qu'elle a été laissée à elle-même durant un bon moment, je ne m'étonne donc pas que notre emménagement suscite la curiosité du quartier…
- En effet, j'en ai bien connu le propriétaire… jadis.
- C'est parfait ! Vous pourrez nous en apprendre davantage sur son passé, dans ce cas !

Elle parut réfléchir quelques secondes, sans remarquer la mine sombre de son interlocuteur ; puis, sans lui laisser le temps de dire autre chose, elle renchérit :

- Ecoutez, que diriez-vous de venir pour un apéritif dînatoire ? Nous pourrons faire plus ample connaissance. C'est important, lorsque l'on s'installe dans un nouveau quartier, vous ne croyez pas ?
- Heu… je ne sais pas… fit-il, une fois de plus décontenancé par cette spontanéité.
- Allons, ne soyez pas gêné, c'est avec plaisir ! Alors, disons donc ce soir, si vous êtes libres avec votre épouse ?
- Je crois oui… je lui en ferai part ce soir.
- Merveilleux ! Voici mon numéro, pour confirmer. Elle s'approcha et lui tendit une carte de visite sobre et chic, accompagnée d'une fragrance subtile.

Ce ne fut qu'une fois rentré chez lui qu'il s'aperçut qu'il ne lui avait parlé de Nathalie à aucun moment – il n'avait certes pas dit grand-chose. Ce don d'observation (ou était-ce de la curiosité mal placée ?) était tout de même un brin troublant…

Le reste de la journée s'écoula tranquillement, entre cuisine, lecture et quelques recherches au sujet d'une vente aux enchères de meubles rares. Depuis qu'il avait pris sa retraite, voilà deux ans, Paul ne s'ennuyait pas, mais rester seul à la maison lui pesait parfois. Heureusement que Flash était là pour lui tenir compagnie.

***

Vers 18 heures, Nathalie rentra du travail. Une fois qu'elle eut posé ses affaires dans le bureau, la discussion s'orienta rapidement sur l'invitation des voisins. Elle avait reçu un sms de son mari quelques heures plus tôt, ce qui lui avait laissé un peu de temps pour réfléchir.

- En voilà, une bonne nouvelle ! Depuis le temps que nous n'avons été invités par personne…
- C'est un peu précipité, chérie, tu ne trouves pas ? Ils viennent à peine de faire ma connaissance, et ils nous invitent quasiment à manger !

- Allons, je t'ai connu moins casanier ! De toute façon, ce serait très impoli de refuser, trancha-t-elle. Et ce sera l'occasion de sortir un peu !

Certes, ils n'avaient plus guère d'amis dans le quartier, et tenaient peut-être là une occasion qui ne se reproduirait plus avant longtemps. Qui plus est, Nathalie était plutôt curieuse, elle aussi, d'en savoir plus sur ces gens qui avaient emménagé chez Justin. Paul céda :

- Très bien, je l'appelle pour lui dire que nous serons là dans… une demi-heure, disons, le temps de se changer, soupira-t-il.
- Tu n'oublieras pas de prendre une bouteille à la cave ! Choisis donc une des bonnes cuvées que tu as trouvées l'an dernier : vu ce que tu m'as dit d'eux, il faut un certain standing…

Elle prit l'escalier, marqua un temps, et lança :

- Au fait : tu ne penses pas qu'on pourrait demander à emmener Flash ? Ce n'est pas sans doute une très bonne idée de le laisser seul ici. En plus, il n'est plus entré dans la maison depuis toutes ces années, il retrouverait peut-être des souvenirs familiers ?
- Ah non ! Non ! Je veux dire, je ne crois pas que ce soit à faire : je pense que cela le perturberait plus qu'autre chose.

Elle nota, un peu surprise, la véhémence de sa réaction.

- Mais… Je ne voudrais pas qu'il se sente abandonné, insista Nathalie. Et comme il ne voit plus grand-chose…

Cela faisait, en effet, plusieurs mois que le vieux chien paniquait lorsqu'on le laissait seul. Paul hésita, et lâcha à contre-cœur :

- Tu as raison… ce n'est pas mieux. Je vais les appeler pour leur expliquer, et surtout leur demander si ça ne les dérange pas. Enfin, Flash sait se tenir, c'est déjà ça.

Il fit quelques pas, puis marmonna :

- Mais… nous éviterons de parler de son passé, tu veux ? Ce n'est pas la peine de rappeler à nos hôtes ce qui s'est passé chez eux.

***

C'est donc peu après 19 heures qu'ils sonnèrent à la porte du manoir, sur leur trente-et-un, accompagnés de Flash dont les Dessaux avaient accepté la venue avec joie : ils adoraient les animaux. Le chien renifla abondamment les massifs et les abords de la maison, frétillant malgré ses rhumatismes. Il faut dire que le jardin, revenu en partie au naturel, devait héberger nombre d'animaux.

Le mari, un grand brun au sourire avenant, vint leur ouvrir. Après quelques échanges de politesses d'usage, ils furent invités à prendre place dans le salon.
Ils ne purent s'empêcher de regarder un peu partout autour d'eux. Une fugace lueur passa dans les yeux de Paul : ici, le luxe était présent partout. De plus, si la maison de Justin avait toujours été spacieuse, la décoration raffinée et moderne des nouveaux occupants avait pour effet de rendre les volumes encore plus grands, ce qui ne manqua pas de les étonner.

L'accueil fut très cordial. Leurs hôtes étaient particulièrement volubiles, et ils apprirent bientôt que tous deux travaillaient dans une grande société d'édition. Ils avaient eu besoin de quitter les clameurs de la ville pour trouver davantage de quiétude. Le quartier leur avait été recommandé par un ami, et la maison leur était apparue comme une évidence dès leur première visite : ils en avaient senti le potentiel malgré les travaux relativement conséquents à prévoir.
Paul et Nathalie se montrèrent moins diserts, leur vie n'étant certes pas aussi riche, mais le jeune couple montra (ou sembla monter, pensa Paul) un grand intérêt pour tout ce qu'ils racontaient. Lui,

s'attarda sur sa passion des meubles anciens ; elle, évoqua ses déplacements fréquents aux quatre coins de la France pour son travail de recherche, le prochain n'étant pas plus tard que le lendemain. Alice se montra aussi particulièrement friande d'informations sur les autres habitants du quartier. Mal à l'aise, Paul tentait de leur répondre tout en restant évasif. Nathalie, visiblement plus en confiance, en disait un peu trop à son goût.

Au bout d'un moment, la jeune femme se pencha doucement vers Flash, qui était resté tranquillement allongé sur un tapis durant toute la discussion :

- Et toi, mon grand, qu'est-ce que tu as à me dire ? Le chien la regarda sans décoller la tête du sol, en remuant lentement la queue. C'est un golden, c'est ça ? leur demanda-t-elle.

Nathalie dit doucement :

- Tout à fait. Il est adorable, mais il commence à se faire vieux : il approche des 12 ans… Vous aimez les animaux, si j'ai bien compris ?
- En effet, fit Thomas, le mari. Mais nous n'en avons jamais eu, car le temps nous manque pour nous en occuper, malheureusement. Remarquez bien que maintenant que nous sommes ici, presque à la campagne… nous allons peut-être y réfléchir à nouveau.
- Quelle merveilleuse idée : les animaux nous apportent beaucoup de joie, c'est indéniable ! fit Nathalie. Et puis, tant que nous y sommes…

Elle hésita, laissa quelques secondes comme pour ménager un suspense, et ajouta presque sur un ton de conspiratrice :

- …Voilà : l'histoire de Flash est intimement liée à cette maison !

Paul tressaillit et lança un regard venimeux à son épouse. Pourquoi fallait-il donc qu'elle oriente la conversation là-dessus, malgré ce qu'il lui avait demandé ?

- Ah bon ? C'est à dire ? fit Alice, visiblement intriguée – elle s'était soudain redressée dans son fauteuil marquise.
- C'est assez simple, en réalité. Flash était le chien du propriétaire de cette bâtisse, un de nos meilleurs amis. A son décès voilà huit ans, nous l'avons récupéré.
- Oh, c'est tellement généreux de votre part ! Sa famille n'aurait pas pu en prendre soin ?
- Hélas non, ses enfants n'en voulaient pas et n'ont pas fait d'effort en ce sens. En vérité, il faut bien dire qu'ils ne voulaient plus entendre parler de quoi que ce soit qui se rattache à cette maison. On peut presque les comprendre, vu les circonstances…
- Comment cela ?
- Eh bien… il y a eu cette… chute, dans l'escalier de la cave… certaines rumeurs ont prétendu…

Le jeune couple resta subitement interdit.

- Vous voulez dire que… l'ancien propriétaire est décédé dans cette maison ?

Nathalie comprit immédiatement et se mordit les lèvres :

- Mais alors… vous n'étiez pas au courant, lorsque vous avez signé ?
- L'agence immobilière s'est bien gardée de nous le dire !
- Je suis confuse… voilà qui plombe passablement l'ambiance.

Paul se massa les sourcils, ne sachant plus où se mettre.

- Non, non, ne vous excusez pas, au contraire… nous voilà au moins au fait de l'histoire de cette maison, fit Alice, pensive.
- Et rassurez-vous, nous ne croyons pas aux revenants ! fit son mari avec un sourire qui se voulait tranquille.

Paul reprit subitement la parole :

- Justin n'était plus tout jeune, il a certainement perdu l'équilibre et…

A ce moment précis, ils sentirent comme une bourrasque venue de nulle part passer entre eux. Flash se leva tout à coup, et se précipita (avec une rapidité toute relative) en hurlant vers le couloir du fond. Paul s'extirpa de son fauteuil et le suivit prestement pour le rattraper. Il se sentit blêmir lorsqu'il s'aperçut que Flash s'était arrêté juste devant la porte qui menait à la cave, tout en continuant à aboyer…
Se hâtant de saisir le chien par son collier, celui-ci se retourna et lui pinça la main dans un grognement, ce qui n'était jamais arrivé. Passé un instant de stupéfaction – pour l'un comme pour l'autre, apparemment – il attrapa doucement Flash et revint dans le salon, cherchant à retrouver un peu d'assurance. Cela ne fonctionna visiblement pas, puisque les Dessaux éclatèrent de rire devant l'air hagard de leur invité :

- Soyez sans crainte : l'isolation n'est pas encore parfaite dans une partie du grenier, et il y a parfois de violents courants d'air si l'on oublie de fermer les fenêtres ! J'imagine que votre chien a eu peur, rien de plus normal. Chéri, peux-tu aller voir à l'étage s'il te plaît ?

Quelques minutes plus tard, Thomas redescendit et lança nonchalamment :

- Fin du mystère : une fenêtre du bureau était restée entrouverte quand j'ai peint, tout à l'heure…

Chacun opina de la tête, certains plus soulagés que d'autres.

La fin de la soirée se déroula plus calmement, les deux couples passant d'un sujet à l'autre, tout en se gardant bien de s'écarter de thèmes plutôt consensuels.
Vers vingt-et-une heures trente, Paul et Nathalie prirent congé de leurs hôtes, non sans les avoir abondamment remerciés de leur accueil, tout en les priant encore de les excuser pour le comportement de Flash.

***

Il faisait nuit noire.
Ils cheminaient vers la maison sans un mot, perdus dans leurs pensées sous l'avare lueur des lampadaires. Flash était apparemment revenu à sa placide humeur habituelle, reniflant çà et là les buissons sur le trajet.
Le silence devenant pesant, Nathalie finit par lâcher :

- Bon, alors ? Tu les as trouvés comment ?
- …Déjà, je te remercie d'avoir mis les pieds dans le plat aussi royalement !! Je t'avais pourtant bien dit, avant de partir, de ne pas parler du passé de la maison et du chien !
- Eh bien je n'ai pas entendu, figure-toi ! Et puis, je ne regrette pas de l'avoir fait – même si, bien sûr, je me suis senti gênée en comprenant qu'ils ne savaient rien du tout. Au moins, ils sont au courant, Alice l'a dit elle-même.
- Oui, par politesse…
- Ça suffit, Paul ! L'honnêteté était de mise : comment aurions-nous pu continuer à les fréquenter sans leur dire que notre meilleur ami était mort dans leur maison, enfin ?
- Oui, bon, admettons, souffla Paul, l'air toujours renfrogné. Et pour répondre à ta question : je me suis plutôt senti mal à l'aise, et pas seulement à cause de Flash. On a dû leur apparaître comme de petites curiosités provinciales coincées, si tu veux mon avis. Au demeurant, ils me laissent une impression étrange, comme s'ils étaient trop beaux pour être vrais…
- Allons, ils sont charmants ! Et ce n'est pas parce qu'ils ont une belle situation qu'ils ont forcément une opinion condescendante sur tout ce qui les entoure !
- Quand même, ils se sont bien moqués de moi avec ce fichu coup de vent…

- Bah, c'était pour détendre l'atmosphère : si tu t'étais regardé dans un miroir à ce moment-là, tu aurais réagi de la même manière ! On aurait dit que tu venais de voir un fantôme…

Réalisant ce que pouvait laisser sous-entendre sa remarque, elle ajouta aussitôt (sans voir, dans l'obscurité, que son mari avait à nouveau blêmi) :

- Pardon, ce n'était pas très approprié. Je ne voulais pas manquer de respect à la mémoire de Justin.
- Ça va, ça va. Ah ! Et cette manie de vouloir tout savoir sur les voisins, tu ne trouves pas ça un peu excessif, pour ne pas dire louche ?
- Tu vires à la paranoïa, ou quoi ? Ils viennent d'emménager, c'est normal qu'ils veuillent en savoir un peu plus sur les gens qui les entourent, non ?

Vu son air, Paul ne paraissait pas partager cette analyse.

Le silence retomba quelques minutes, avant que Nathalie ne le rompît à nouveau pour changer de sujet :

- En tout cas, ils ont bon goût, on ne peut pas dire le contraire.
- Ça, tu peux le dire ! Tu as vu tous ces meubles précieux, ces vases, ces tableaux ? Forcément, à côté on ne pèse pas lourd.

Nathalie lui lança un regard perçant.

- Je ne te savais pas si envieux, Paul, fit-elle aigrement.

Ils arrivaient à l'orée du bois. Un petit vent s'était levé, et il ne faisait pas bien chaud. Les arbres balançaient doucement leurs branches nues.

Un lapin surgit tout à coup sur le chemin, juste devant Flash. Les deux se figèrent une seconde, puis le petit animal détala prestement, et le chien tira violemment sur sa laisse. Sous la pression, le mousqueton céda, et Flash partit, d'un pas claudiquant mais néanmoins rapide, à sa poursuite.

Tout s'était passé en quelques instants, et il fallut plusieurs secondes à Paul pour reprendre ses esprits et partir à la suite du chien en criant, Nathalie sur ses talons.

Malgré l'absence de feuilles, les fourrés devinrent vite denses à mesure qu'il s'enfonçait dans le bois. Heureusement, Paul avait toujours une petite lampe de poche dans sa veste lorsqu'il sortait le soir.

Au bout de plusieurs centaines de mètres, il s'arrêta, haletant, les mains sur les genoux. Il était urgent de se remettre au sport, pensa-t-il. Il balaya les alentours de sa torche : dans le maigre faisceau blafard, il ne voyait rien d'autre que des murs de ronces et de buissons. Ses belles chaussures étaient pleines de boue, et il avait perdu un bouton de veste. Il jura entre ses dents : aucune trace du chien… ni même de Nathalie, pensa-t-il tout à coup. Où était-elle ? Il pensait qu'elle le suivait de près.

Tendant l'oreille, il s'aperçut qu'il n'entendait absolument rien en dehors du grincement sinistre des grands arbres dans le vent. Pas un cri, pas un aboiement… pas un appel. Comment allait-il se sortir de ce bourbier ?

Il respira un grand coup et sourit intérieurement de sa peur naissante : avec son téléphone, il n'aurait pas de mal à contacter son épouse, ni à retrouver son chemin. Lorsqu'il l'eut en main, son sourire retomba : il ne pouvait que constater l'absence totale de réseau où il se trouvait.

A quelque distance devant lui, il entendit soudain comme une respiration saccadée. Nathalie ne devait pas être loin ! Il la héla, sans réponse, puis avança dans cette direction, mais la lampe n'éclairait toujours rien d'autre que la noire profondeur des bois.

- Nathalie, tu es là ? Qu'est-ce tu fais ? Tu as vu Flash ?

Le souffle pesant était là, juste devant. Une idée pénétra tout à coup son esprit : et si ce n'était pas sa femme ? Il grelotta dans sa chemise trop fine.

La panique commençait à le gagner.

Il lui sembla tout à coup distinguer à quelques mètres, juste à la limite du faisceau, comme une forme haute et pâle, évanescente. Brusquement, la température parut encore baisser de plusieurs degrés, et un frisson glacé lui parcourut l'échine.
Il plissa les yeux. Indéniablement, cette silhouette avait l'air presque humaine. Mais ce ne pouvait être que du brouillard… oui, que du brouillard. C'est alors que la forme se mit à avancer, comme glissant sur le sol, sans un bruit. Et il crut voir des bras tendus vers lui pour le saisir.

Terrifié, il se mit à courir sans réfléchir dans la direction opposée, plus vite qu'il n'aurait jamais cru le pouvoir, sans plus faire attention à la boue ni aux épines. Il ferma même les yeux durant une partie de son parcours, et il s'en fallut de peu qu'il ne heurtât quelques arbres.
Et le pire, c'est qu'il entendait toujours le souffle rauque dans son dos.

Au bout d'un temps qui lui parut une éternité, et alors qu'il croyait être bientôt rattrapé, il déboucha brutalement sur le trottoir familier, à une centaine de mètres à peine de l'endroit où il était entré dans le bois.
Nathalie l'attendait non loin, apparemment morte d'inquiétude. Flash était assis à ses pieds, le poil maculé de boue mais l'air très content de lui. Elle s'élança vers lui, les larmes aux yeux.

- Enfin, qu'est-ce qui t'est arrivé, Paul ? Qu'est-ce qui t'a pris ? Et pourquoi tu ne répondais pas ? Ça fait presque une demi-heure que tu as disparu !
- Comment ça ? Je cherchais Flash, pardi, tout comme toi ! Je t'ai entendue me suivre, au début !

Je ne suis pas allée bien loin, et il est revenu de lui-même au bout de cinq minutes quand je l'ai appelé, Paul… Depuis, je m'égosille pour tenter de te localiser ! Quelques voisins ont même commencé à me demander ce qui se passait…
Effectivement, deux ou trois personnes se tenaient encore à quelque distance, hésitant à s'approcher.

- Je ne t'entendais pas. Il n'y avait pas de réseau, je me suis perdu… et puis j'ai cru…
- Quoi ?
- Non, rien.

Il jeta un coup d'œil inquiet vers les bois. Rien d'autre que des buissons et des branches bruissant dans la brise… Faisant à nouveau quelques pas, il s'aperçut que son pied gauche lui faisait mal.

- C'est pas vrai ! Je crois que je me suis foulé la cheville ! cracha-t-il, exaspéré.
- Mon pauvre ! Bon ok, on rentre, je te fais un bandage, et on appellera l'infirmière demain matin.

Songeuse, elle ajouta :

- Pour mon départ au congrès, demain… je peux rester, si tu veux ?
- Non ! ça va. Je ne veux pas te retarder. Je me débrouillerai, ce n'est pas bien méchant.
- Comme tu veux. Allez, viens, il ne faudrait pas que tu attrapes froid avec ces chaussures trempées, en plus…

Ils rentrèrent donc cahin-caha, lui s'appuyant sur son épaule pour ne pas trébucher. Heureusement, la maison n'était plus très loin. Dès qu'ils furent arrivés, le chien alla s'écrouler sur son vieux tapis, fourbu, et se mit bientôt à ronfler bruyamment.

***

Le lendemain, durant le petit-déjeuner, Nathalie observa son mari, qui n'avait encore pas décroché le moindre mot depuis son réveil : le nez dans son bol de café, il avait une mine affreuse, des valises

énormes sous les yeux, le visage froissé comme une vieille chemise. Il avait l'air si pathétique qu'elle eut les plus grandes difficultés à retenir, malgré elle, un sourire mi-navré, mi-moqueur. Elle lui dit doucement :

- Ça va mieux, Paul ?
- Bah !

Sans surprise, la nuit avait été abominable. Il avait eu beaucoup de mal à s'endormir, et avait passé les heures restantes à se retourner, entre deux mauvais rêves parsemés de broussailles et de formes blafardes menaçantes… mais il ne pouvait rien lui dire.

- Comment va ta cheville ?
- Hmm… j'ai un peu moins mal, mais je vais quand même faire venir l'infirmière, par sécurité, fit-il d'une voix pâteuse.
- Tu es vraiment sûr que tu ne veux pas que je reste ? Et comment vas-tu faire pour sortir Flash ?
- Non, je t'ai déjà dit que je ne voulais pas être un poids, dit-il, définitif. Je le laisserai sortir dans le jardin de derrière, pour si peu de temps ça ira.
- Bon, je n'insiste pas. Je dois y aller, mais n'hésite pas à m'appeler s'il y a un problème. La plupart du temps je serai en colloque, je ne devrais pas avoir trop de mal à m'absenter pour prendre tes appels. A demain soir !

Elle déposa un baiser sur sa joue, gratouilla tendrement la tête lasse de Flash, attrapa sa valise et sortit. Il se traîna jusqu'à la fenêtre de la cuisine, assez vite cependant pour la voir lui faire un dernier signe de la main devant le garage, puis prit son téléphone.

***

L'infirmière passa en fin de matinée pour lui prodiguer les soins.

- Ne vous en faites pas, dans quelques jours ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Faites juste attention à ne pas faire trop de mouvement inconsidérés… Je repasse demain à la même heure !

Quand elle fut partie, il se retrouva seul face à sa solitude. Cela dit, il était bien content que Nathalie fût partie : il n'aurait pas à lui expliquer pourquoi il conservait un air si soucieux. Bien… il allait maintenant falloir s'occuper sans trop bouger, durant ces deux jours, et sans trop ruminer. Il ne pouvait cependant s'empêcher de repenser à ce qu'il avait vu, ou cru voir, la veille dans le bois. Simple effet du brouillard ? Hallucination ? Ou retour éthéré d'un passé qu'il aurait préféré voir rester enfoui ? Il balaya cette dernière hypothèse d'un revers de main. Fariboles…
Heureusement, il avait un certain nombre de livres en retard, de quoi s'adonner à de longues heures d'évasion, assurément.

Et c'est ainsi que l'après-midi, puis la soirée passèrent tranquillement, lui le nez dans ses livres, Flash sur le tapis, le silence feutré seulement rompu régulièrement par le ding de la pendule. Vers 18 heures, le chien demanda à sortir. Paul était revenu s'installer dans son grand fauteuil depuis peu, quand il entendit comme un raclement à l'étage. On aurait dit que quelqu'un traînait un objet sur le plancher. Intrigué, il abandonna son livre – il devait encore y avoir un rat dans le grenier, à n'en pas douter, mais pourquoi l'entendait-on aussi distinctement ? Montant prudemment l'escalier, il jeta un œil aux pièces du premier étage. Rien, évidemment. La dernière porte, au fond du long couloir, menait au grenier. Regardant les murs sombres, il songea que cet endroit avait un besoin urgent d'être rafraîchi. Un tour approfondi des soupentes ne lui en apprit pas davantage : si c'était un rongeur, il avait déguerpi.

Un peu agacé d'avoir dû tant marcher, il redescendit et se laissa à nouveau tomber lourdement dans le fauteuil. Il n'eut pas le temps de lire trois pages, qu'il entendit cette fois toquer à la porte d'entrée.

- Allons bon ! On ne peut pas être tranquille, ici. Qui ça peut bien être, à cette heure-là ?

Se levant à nouveau en pestant, il claudiqua jusqu'au vestibule. Une forme sombre était visible au travers du verre cathédrale : quelqu'un attendait. Saisissant la poignée, il ouvrit avec une certaine brusquerie et lança :

- Oui, c'est pour…

Il se figea : il n'y avait personne. Ce n'était pas vraiment le moment de descendre les marches froides et glissantes, aussi se contenta-t-il d'observer les alentours obscurs quelques instants depuis le perron, dans la lueur des appliques qui encadraient la porte. Rien. Un petit plaisantin, pensa-t-il… ce n'était pas Halloween, pourtant !

Revenu à son fauteuil, Paul s'aperçut que son livre, qu'il pensait avoir laissé sur l'accoudoir droit, se trouvait maintenant à gauche. Son cœur manqua un battement. Devenait-il fou ? Ou quelqu'un le faisait-il tourner en bourrique ? La sueur perla à son front, et quand il saisit le volume, ses mains tremblaient. Il prit quelques longues inspirations pour se calmer. Il était très fatigué, son imagination fertile avait dû faire le reste, voilà tout.

Il recommença sa lecture, mais il avait la tête ailleurs : à chaque instant, il lui semblait à présent entendre des grattements, des grincements, voire des soupirs venus de nulle part. Il se sentait même… observé, s'avisa-t-il soudain. N'en pouvant plus, il lâcha le livre définitivement et se dirigea vers la cuisine pour préparer à manger. Cela lui ferait penser à autre chose. C'est en traversant la maison qu'il entendit à nouveau des grattements. Il se rendit alors compte qu'ils provenaient… du jardin.
Flash ! Cela faisait plus d'une heure qu'il avait oublié le chien dehors, il devait être terrifié. En effet, le vieux golden s'empressa de rentrer en pleurnichant, dès que Paul ouvrit la porte. Il mit des pattes mouillées un peu partout, mais il ne pouvait guère lui en tenir rigueur. Le chien partit ensuite s'écrouler dans son panier, au chaud. Paul le regarda : il avait l'air épuisé. En tout cas, tous ces bruits étranges qu'il entendait depuis tout à l'heure venaient donc de bêtement trouver leur origine…

Il mangea rapidement – sa faim était tout sauf dévorante – puis décida de monter se coucher. Une bonne nuit de sommeil lui ferait le plus grand bien après toutes ces émotions, si toutefois il parvenait à s'endormir. Ragaillardi par les explications bassement rationnelles qui s'étaient imposées à lui, il monta un peu trop vite l'escalier, et trébucha sur l'avant-dernière marche. Dans un grognement de douleur étouffé, il se mit lentement sur les genoux, cherchant un appui sur la rampe, et releva la tête.

Le sang quitta son visage instantanément : au bout du couloir, une silhouette haute et mince se détachait sur la porte du fond, celle qui menait au grenier. Paul lança, avec moins d'assurance qu'il ne l'aurait voulu :

- Qui êtes-vous, à la fin ? Que voulez-vous ? Et comment êtes-vous entré ?

La forme était toujours là, immobile mais mouvante, comme si une petite brise l'agitait. Le froid s'abattit sur Paul, toujours accroché à sa rampe.

- Bien ! Bien ! Bien ! Je deviens cinglé. Ou alors c'est vraiment… Mais non ! Ce n'est pas possible ! Je…

Comme dans le bois, la forme commençait à avancer vers lui. Il ferma les yeux et déglutit.

- Justin, je suis désolé, tu sais très bien que c'était un accident ! Un accident !

Le souffle parut se rapprocher, puis le silence revint. Lorsqu'il rouvrit les yeux, tremblant comme une feuille, la forme avait disparu – si toutefois elle avait jamais existé.

Attendant, une fois de plus, que son cœur arrête de vouloir percer sa poitrine, Paul s'affala contre le mur plusieurs minutes.

***

Il n'avait jamais voulu cela. Le souvenir revint douloureusement s'imposer à lui. Lorsque, huit ans plus tôt, Justin lui avait nonchalamment raconté qu'il avait accumulé une centaine de louis d'or, alors que Paul était au chômage depuis un an, et ne pouvait plus assouvir sa coûteuse passion, il l'avait vécu comme une provocation. Lui qui avait toujours soutenu son ami dans l'adversité, alors même qu'il enviait profondément sa réussite au fond de son cœur… C'était la fois de trop.
C'est pourquoi il avait échafaudé un plan pour s'emparer du magot discrètement, en faisant passer l'opération pour les agissements de rôdeurs. L'idée était simple : Justin devait partir en voyage durant un week-end le mois suivant, et Paul savait qu'il ne fermait jamais la trappe, dissimulée derrière la maison, qui donnait directement dans la grande cave voutée. Il n'aurait qu'à fouiner le samedi soir, puis subtiliser quelques objets précieux à l'étage pour donner l'illusion d'un cambriolage en règle. A son retour, Justin n'y verrait que du feu.

Paul n'avait pas mis bien longtemps à trouver les pièces : il avait déjà remarqué, au cours de précédentes visites dans la cave à vin de son ami, que plusieurs pierres étaient descellées. Derrière l'une d'elles se cachait en effet une petite boîte en bois ordinaire, remplie à craquer.

Malheureusement, son ami était rentré plus tôt que prévu, en début de nuit, et était tombé sur Paul alors qu'il remontait de la cave, le coffret dans les mains.

- Toi ! Mais… je n'aurais jamais cru que tu pourrais me faire ça.

Paul, déconfit, avait lu davantage de tristesse que de colère dans ses yeux.

- Ecoute, ce n'est pas ce que tu crois !
- Oh, que si ! Tu ne me laisses pas d'autre choix que d'appeler la police.
- Mais, et notre amitié ?
- Où vois-tu de l'amitié là-dedans, Paul ? avait grimacé Justin. C'est impardonnable. Quand je pense que pour vos trente ans de mariage, je comptais vous offrir cette petite toile de maître qui est dans mon bureau… c'était ma façon de vous permettre de sortir la tête de l'eau. Mais c'est trop tard.

L'homme grand et mince avait soupiré, et s'était dirigé vers le salon pour se saisir du combiné. Avant qu'il eût pu faire un mètre, Paul l'avait empoigné par les épaules pour le retenir. Les deux hommes avaient lutté brièvement, puis Justin avait basculé en arrière dans l'escalier de la cave, sa tête heurtant violemment une caisse en contrebas.
Un détail dérisoire lui revint : à ce moment précis, la grosse horloge franc-comtoise avait sonné une heure du matin, ce qui l'avait fait sursauter.

Horrifié, Paul était resté prostré de longues minutes, mais s'était quand même assuré que son méfait restait invisible en replaçant la pierre descellée. Passer à côté du corps inanimé de son ami lui avait arraché des haut-le-cœur. Puis, il était ressorti par la trappe de la cave. Plus question d'attirer l'attention sur un éventuel cambriolage.

Le corps de Justin fut découvert par sa femme de ménage le lundi. Rien n'ayant – en apparence – disparu de la maison, la police avait de fait rapidement classé l'affaire en accident. Un homme seul, un peu âgé, qui tombe dans un escalier étroit et raide, cela n'avait rien d'extraordinaire.

Depuis, les précieuses pièces dormaient dans sa propre cave. Il n'avait jamais osé les revendre, de peur d'être démasqué, mais surtout rongé par une effroyable culpabilité. Les quelques meubles qu'il avait acquis ces dernières années, ils les avaient achetés sur ses propres deniers. C'est d'ailleurs cette même culpabilité qui l'avait incité à adopter Flash, dans une sorte d'expiation au long cours. Nathalie n'en avait jamais rien su.

Revenant au présent, il se ressaisit, et réfléchit plus posément. Et la vérité lui apparut soudain : il ne fallait pas aller chercher une quelconque histoire de revenant, c'était bien sûr les Dessaux qui, d'une manière ou d'une autre, avaient appris pour le trésor, et qui voulaient maintenant s'en emparer ! Toutes ces simagrées, à l'apéritif, n'avaient pour but que d'en apprendre davantage sur eux, sur leur maison, s'ils étaient là. Et ils savaient donc que Paul était seul ce soir.

A présent habité par une sourde colère, il se redressa tant bien que mal, et redescendit aussitôt pour se ruer dans la cave. Tout était en place. Les pièces étaient toujours à leur place, bien cachées dans un tas de bois près de son atelier.
Pris de frénésie, il se mit à explorer méthodiquement toutes les pièces de la maison, allant jusqu'à regarder sous chaque meuble sans plus songer à sa douleur.
Au bout d'une heure, il dut se rendre à l'évidence : rien n'avait bougé, rien n'avait disparu, et il n'avait pas trouvé la moindre trace d'une intrusion.

Ses nerfs calmés, l'adrénaline retombée, il se rendit compte que tous ses muscles étaient endoloris, et que sa cheville le lançait à nouveau. Il alla se laisser lourdement tomber – une fois de plus – dans son grand fauteuil et s'endormit presque aussitôt, vaincu par la fatigue. A ses pieds, Flash en faisait autant. Paul ne vit pas à quel point le golden paraissait épuisé.

Il fut réveillé par une sensation de froid oppressante. Ouvrant lentement les yeux, il se raidit : juste devant lui, la grande silhouette aux contours indistincts semblait le contempler sans un mot.

- Alors, c'est bien toi ?...

Sa voix parut faible, ridicule, comme noyée dans le brouillard dense et opaque qui envahissait la pièce. Il entendit alors s'échapper de la silhouette un murmure, puis une sorte de grondement sourd allant s'amplifiant.

Dans un singulier contraste, Flash remuait faiblement la queue et jappait doucement.

***

Le lendemain matin, l'infirmière toqua au heurtoir doré de la villa. N'entendant personne, elle actionna la poignée et s'aperçut que la porte n'était pas fermée.

- M. Paul ! C'est pour vos soins ! Vous êtes là ?

Seul un silence pesant lui répondit. Elle avança de quelques pas, traversa le salon, jeta un œil dans la cuisine. Personne. Elle se dirigea vers la bibliothèque. Inexplicablement, elle sentait une certaine inquiétude poindre en elle. Pour se rassurer, elle lança, sur un ton faussement enjoué :

- Allons, ce n'est plus de votre âge de se cacher, M. Paul ! Montrez-vous donc !

Arrivée à la bibliothèque, elle vit Paul de dos, dans son fauteuil, et s'avança.

- Ah ! Vous voilà enfin ! Vous auriez pu me rép…

L’infirmière lâcha son sac et se plaqua violemment la main sur la bouche, se mordant les lèvres pour ne pas hurler. M. Paul était affaissé dans le fauteuil, livide, le visage définitivement figé dans une indicible terreur. Ses doigts étaient affreusement serrés sur les accoudoirs.
Juste à côté, le vieux chien paraissait dormir, roulé en boule sur le tapis mité. En s’approchant, elle s’aperçut qu’il ne respirait plus. Mais même ainsi, sa grosse tête fatiguée exprimait un bonheur total.

La pendule en face d’elle s’était arrêtée à une heure du matin.

***

L’enquête de la police établit que plusieurs voisins avaient cru entendre un grand et bref cri durant la nuit, certains évoquant même une lueur étrange émanant de la maison. Mais on attribua le décès à une cause naturelle : crise cardiaque, sans le moindre doute.

Le jeudi matin, on sonna à la porte : un livreur laissa un petit colis à Nathalie. Celle-ci le remercia d’un voix absente, referma la porte, déballa l’objet : c’était une nouvelle balle pour Flash.

FIN

26.12.2021